Ami du Clergé du 12 février 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Petit Carême sur les Béatitudes. — III. *3e Dim. de Carême :* « Bienheureux ceux qui pleurent, » 97.
Cours de Prônes sur les Sacrements. — V. La nécessité du baptême, 100.
Instructions à des collégiens. — XX. La tentation de Jésus : le courage chrétien, 101.
Petits prônes. — XIV. *1er Dim. de Carême :* La tentation de Jésus, 104.
Courtes instructions sur le « Pater. » — I. Son excellence, 105. — II. La paternité divine, 107.
Aux Enfants de Marie. — LVII. Je veux être une sainte, 108.
Pour un Triduum d'Adoration perpétuelle. — II La communion. 109.

PETIT CARÊME SUR LES BÉATITUDES

III

3e Dimanche de Carême

« BIENHEUREUX CEUX QUI PLEURENT, CAR CE SONT EUX QUI SERONT CONSOLÉS »

Mes frères,

Voici une nouvelle Béatitude bien inattendue pour le monde païen ! Proclamer bienheureux ceux qui savent se détacher des biens de ce monde et d'eux-mêmes, une certaine philosophie antique l'avait fait. Sans doute elle se plaçait à un point de vue insuffisant, celui de la morale utilitaire et purement naturelle ; mais enfin elle préparait les âmes à comprendre le langage du Christ. Tandis que la Béatitude des larmes, aucune philosophie païenne ne l'avait devinée, même de loin. Les anciens adoptaient à l'égard de la douleur, motif des larmes, une double attitude : ou bien ils la considéraient comme le souverain mal et cherchaient par tous les moyens à y échapper ; ou bien ils la regardaient comme une faiblesse et la bannissaient par le mépris. Quelle nouveauté et quelle apparente contradiction que d'envisager les larmes comme le principe de la joie !

Si j'ai évoqué devant vous le souvenir de l'antiquité païenne, ce n'est pas pour le plaisir de mentionner des systèmes philosophiques depuis longtemps périmés et qui n'auraient plus pour nous que l'intérêt d'une vaine curiosité historique ; c'est qu'aujourd'hui où tant d'âmes, même des âmes de baptisés, reviennent plus ou moins inconsciemment au paganisme, on peut encore rencontrer des gens qui adoptent pratiquement l'une ou l'autre de ces attitudes condamnées par l'Evangile. Il nous sera donc utile de considérer tour à tour ceux qui ne pleurent pas et ceux qui pleurent mal, pour définir ensuite la nature et la valeur des vraies larmes, ainsi que la consolation qui leur a été promise par le Sauveur.

I

Ceux qui ne pleurent pas sont tout d'abord ceux qui ne veulent pas de la souffrance. Ne s'étant probablement jamais demandé ni d'où ils viennent ni où ils vont, ils estiment que la vie est une partie de plaisir. En fait de morale ils ne connaissent que leur propre caprice, et leurs maximes favorites sont celles-ci : Il faut vivre sa vie ; — La vie n'est déjà pas si longue, il faut en profiter et lui demander tout ce qu'elle peut donner de plaisirs ; — Il ne faut pas contrarier la nature.

Ce sont des gens qui ne comprennent pas le véritable sens de la vie, parce qu'ils n'ont jamais accepté qu'elle puisse en avoir un autre que celui qu'ils lui donnent, si tant est qu'ils lui en donnent un. Non pas que le problème de la destinée ne se soit jamais posé pour eux — il se pose nécessairement un jour ou l'autre à tout homme qui réfléchit, — mais ils l'ont toujours éludé, devinant confusément que la solution qu'il faudrait y apporter serait capable de les troubler dans leur félicité voluptueuse. Ils préfèrent ne pas savoir. Ils pèchent contre la lumière et leur punition est de s'enfoncer toujours de plus en plus dans les ténèbres qu'ils estiment rassurantes et qui, pour quiconque veut réfléchir, n'en sont pas moins terriblement inquiétantes.

Ne pleurent pas non plus ceux qui ne connaissent pas le remords. Leur âme a été desséchée par le souffle brûlant des passions ; ils ont fait de leur moi l'unique préoccupation de leur vie; ils se sont livrés sans mesure à tous les plaisirs qui pouvaient satisfaire leurs penchants déréglés, et la passion égoïste et brutale a tari en eux la source des larmes. Ce sont des cyniques pour qui la morale n'existe plus. Pour pleurer il leur faudrait avoir conscience d'être coupables envers quelqu'un, Dieu, un de leurs semblables ou la société. Mais leur conscience, émoussée par l'abus des plaisirs frelatés, n'est plus depuis longtemps l'écho de la voix divine.

Le monde offre, hélas ! de trop fréquents exemples de ces fils, de ces époux dont l'inconduite est une désolation pour leur famille et qui restent insensibles aux larmes qu'ils font verser ; ce sont les grands mutilés de l'âme à qui serait nécessaire une longue rééducation pour retrouver la source bienfaisante des larmes. Qui leur appliquera jamais le salutaire traitement dont ils ont besoin, s'ils ne se décident pas, d'eux-mêmes ou aidés par une âme charitable, à tourner un jour leurs regards vers le divin Médecin ?

S'ils ne savent pas pleurer avec ceux qu'ils ont fait souffrir, comment compatiraient-ils aux épreuves d'autrui dont ils ne portent pas la responsabilité ? Il leur arrive d'offrir des condoléances, mais leur geste est dicté soit par les convenances mondaines, soit par l'intérêt ; il ne vient pas du cœur. Ils verront d'un œil très sec les plus navrantes misères et ne se feront pas scrupule de satisfaire à prix d'or le moindre de leurs caprices ; ou s'ils consentent à donner quelques miettes de leur superflu, ce sera de leur part vanité, pose ou réclame ; ils ne

sauront pas accompagner leur offrande de la démarche délicate et du mot affectueux qui consolent. D'un cœur de pierre ne peut jaillir une larme de vraie compassion.

Ce qui manque d'intelligence et de cœur à ces âmes pour être vraiment humaines nous fait déjà comprendre que les larmes ne sont peut-être ni le plus grand mal ni la pire des faiblesses, mais qu'elles pourraient bien être quelque chose de très grand et d'infiniment précieux. Toutes cependant n'atteignent pas cette grandeur et cette valeur. Il y a des larmes que fait couler la passion froissée, orgueil humilié, ambition déçue, jalousie exaspérée, vengeance inassouvie. Et puis il y a les larmes du désespoir. Judas nous donne un triste exemple de ces sortes de larmes.

Quelques jours avant sa Passion, Notre-Seigneur était allé faire une visite d'adieu à ses amis de Béthanie. Simon le lépreux, probablement un des miraculés de Jésus, offrit un repas en l'honneur de celui qui peu auparavant avait ressuscité Lazare à Béthanie même. C'est au cours de ce repas que Marie-Madeleine, la pécheresse convertie, vint répandre sur les pieds de Jésus un parfum contenu dans un vase d'albâtre, parfum si pénétrant que toute la salle en fut embaumée. Elle avait choisi pour l'offrir à Jésus ce qu'elle avait trouvé de plus précieux. Judas, dans le cœur duquel l'avarice avait peu à peu opéré ses ravages, ne comprit pas la délicatesse de cet hommage et se récria que c'était pure folie de répandre à terre ce qui aurait pu se vendre si cher au profit des pauvres. Notre-Seigneur ne relève pas l'impertinence de cette réflexion, mais se contente de dire à Judas : « Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, tandis que moi vous ne m'aurez pas toujours. » Deux, parmi les trois évangélistes qui racontent ce fait, ajoutent immédiatement : « Alors Judas, l'un des douze, appelé Judas Iscariote, alla trouver le Prince des Prêtres et dit : Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? » Voilà un « alors » qui en dit long. Il semble bien que la remarque, cependant si mesurée et si douce, du Sauveur, ait été la circonstance minime qui fit tomber dans le crime cette âme qui n'y était que trop préparée.

On peut s'imaginer le départ du traître, quittant plein de dépit la salle du repas, les poings serrés, les larmes aux yeux et la rage au cœur, parce que sa passion dominante venait d'être contrariée et en même temps soulignée en public. Larmes sinistres, car elles annoncent le plus grand des forfaits, mais cependant un forfait qui n'est pas sans rémission. Bien plus terribles sont les larmes du désespoir, car celles-là, autant qu'on peut juger les âmes par l'extérieur, ne laissent guère de doute possible sur la damnation de celui qui avait été appelé à devenir l'une des colonnes de l'Eglise. A peine en possession des trente deniers convoités, Judas voit clair ; il voudrait reculer, rendre le prix de la trahison et retirer Jésus des mains de ses ennemis. Rien à faire : le marché a été conclu et exécuté. Il est trop tard ! Lumière épouvantable que celle qui vient éclairer l'âme pécheresse au moment même où, atteignant l'objet de ses désirs, elle croyait arriver au comble de la jouissance ; lumière qui est cependant une dernière grâce de celui qui ne veut pas achever le roseau déjà à moitié brisé. Pourquoi faut-il que les larmes du désespoir accomplissent l'œuvre qu'avait voulu éviter la miséricorde divine ?

II

Mais laissons là ces larmes néfastes et tragiques et n'en gardons le souvenir que pour les éviter à tout prix. Voici maintenant les vraies et bonnes larmes. Elles peuvent avoir des objets divers. Si le bon Dieu nous demande le détachement volontaire des biens de ce monde ou des affections humaines, si quelquefois il nous impose, dans des vues de miséricorde qui ne sont pas toujours comprises, de pénibles épreuves physiques ou morales, il ne nous interdit pas de ressentir toute l'amertume du sacrifice et toute la lourdeur de la croix. Notre-Seigneur lui-même pleura la mort de son ami Lazare ; au Jardin des Olives, connaissant d'avance tous les tourments qui allaient fondre sur lui, il pleura des larmes de sang. Ce n'était pas seulement la vision de la torture physique qui d'avance s'appesantissait ainsi sur lui, mais aussi celle de la plus terrible des épreuves morales. Ce qu'il voyait, c'était son sang rendu inefficace par des multitudes d'âmes qui, au cours des âges, refuseraient d'en accepter l'offrande, l'indifférence des foules, la lâcheté des jouisseurs, les ricanements des incrédules, les blasphèmes et les sacrilèges, la pusillanimité, l'indolence, la froideur, même des meilleurs. Et puis, pour mettre le comble à ce supplice unique, voici que bientôt le ciel lui-même va sembler se fermer et l'abandonner. « Mon Père ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Epreuves physiques, épreuves spirituelles et morales, qui donc pourrait se vanter d'y échapper ? La seule consolation possible, mais une consolation de prix inestimable, nous est offerte par Jésus : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ce sont eux qui seront consolés ! » Mais à une condition, c'est que leurs larmes soient des larmes de chrétiens, c'est-à-dire qu'ils reçoivent l'épreuve avec une pleine acceptation de la volonté de Dieu, en adorant sa souveraine justice qui sait punir, mais aussi sa souveraine bonté qui sait faire servir le mal pour le bien, en s'humiliant à cause de leurs péchés et en espérant, parce que la parole de Dieu ne trompe pas.

Vous donc qui avez subi des revers de fortune ou des épreuves de santé, vous qui avez perdu un fils, une jeune fille, un époux ou une épouse, un frère ou une sœur, un père ou une mère dont la mort vous a brisé le cœur, vous qui passez comme Jésus par cette nuit de l'âme qui est une épreuve si crucifiante, pleurez votre content, mais pleurez chrétiennement ; c'est pour vous qu'est la récompense de la troisième Béatitude.

Je parlais tout à l'heure des larmes de Jésus devant le tombeau de Lazare. Ce n'est pas seulement la perte de son ami que pleure le Maître, c'est encore la douleur des deux femmes qu'il a trou-

vées dans la désolation ; il y compatit. Voici encore des larmes bienheureuses, car elles procèdent de la plus grande des vertus, de la charité. C'est dans l'épreuve, dit-on, que l'on reconnaît les vrais amis. Partager les joies, les divertissements, les parties de plaisir de ses amis, voilà qui est facile. Mais savoir se priver de ces mêmes joies, de ces mêmes divertissements, de ces mêmes plaisirs, pour venir pleurer avec ceux qui pleurent et leur apporter ainsi les consolations d'une âme qui les comprend et qui les aime, voilà qui est méritoire.

Dans la classe riche, il y a un danger qui menace spécialement les dames et les jeunes filles, c'est de gaspiller un temps considérable à des futilités très absorbantes. Savoir s'arracher à des distractions que leur continuité transforme rapidement en fatigue, pour prêter son concours à des œuvres sociales et chrétiennes auxquelles il faut consacrer avec son temps un peu, et même beaucoup, de son cœur, serait un excellent moyen de trouver dès ici-bas la consolation qui manque souvent à des journées tout ensemble si chargées et si vides.

Il y a enfin un genre de larmes qui est à la portée de tous : ce sont les larmes de la pénitence. Beaucoup de chrétiens imitent volontiers les femmes de Jérusalem qui pleuraient en voyant passer le divin Condamné du Calvaire. Ils gémissent volontiers sur le malheur des temps ; ils se plaignent que la société va mal, que la religion est délaissée et l'Eglise persécutée. Ils accusent facilement leurs semblables de cet état de choses attristant ; mais ils oublient que le mal général n'est fait que de la collection des maux particuliers ; ils oublient la force de l'exemple pour le mal comme pour le bien ; ils oublient que, comme l'affirmait une chrétienne convaincue et agissante, « une âme qui s'élève élève le monde », et qu'avec un peu plus de bonne volonté ils pourraient peut-être contribuer à changer quelque chose dans leur petite sphère. Ils oublient que la grande tristesse de l'Eglise ne vient pas toujours des persécutions qu'elle endure de la part de ses ennemis, mais de l'indifférence et des fautes de ses propres enfants.

M. f., les larmes versées sur nos péchés, voilà des larmes particulièrement bien employées, car si elles viennent vraiment du cœur, elles marqueront le point de départ d'une vie meilleure, plus fidèle au devoir, plus généreusement consacrée au bon Dieu. Le Carême est le temps choisi pour cette pénitence. En nous imposant des pratiques de mortification corporelle, l'Eglise n'a d'autre but que de nous amener à la réforme de notre vie intérieure, car ce serait peu de chose d'obéir ponctuellement aux lois du jeûne et de l'abstinence si nous en restions là. Nous mériterions l'appréciation sévère portée par Notre-Seigneur sur les pharisiens, nous serions des sépulcres blanchis ; manifestant extérieurement une belle santé morale, nous ne présenterions à l'intérieur qu'un spectacle de décomposition et de mort.

Je ne crains pas d'ajouter que quiconque a vraiment le sens chrétien et catholique doit consacrer aussi quelques larmes aux péchés de ses frères. L'Eglise est une grande famille ; les fautes de l'un ou l'autre de ses membres, avec toutes leurs conséquences individuelles et sociales, ne doivent laisser personne indifférent. Il y a dans les cloîtres des âmes qui pleurent des fautes qu'elles n'ont pas commises et qui consolent le cœur de Dieu pour des ingratitudes et des révoltes qui ne sont pas leur fait. Ne croyons pas que ces âmes consacrées jouissent d'une sorte de monopole spirituel ; chacun de nous, dans la mesure du possible et des grâces qu'il a reçues, doit s'employer à cette œuvre d'éminente charité et de nécessaire réparation.

III

Il me reste à dire ce que sera cette consolation promise aux chrétiens qui pleurent. Comprenons bien les paroles de Notre-Seigneur et ne leur attribuons pas je ne sais quelle naïveté vide de sens. « Bienheureux ceux qui pleurent, car ce sont eux qui seront consolés ! » signifie : Vous qui ne pleurez pas ou qui pleurez mal, vous qui prétendez ne vous imposer aucune contrainte, vous qui jouissez largement de tous les plaisirs permis et défendus, vous êtes bien à plaindre, car vos joies sont illusoires et éphémères, et vous auriez besoin de grandes consolations ; mais, si vous ne faites pénitence, celles-ci vous seront refusées. Quant à vous qui versez les larmes de l'humilité, du repentir et de la charité, vous aurez une consolation telle que le monde ne peut en donner ; cette récompense, ce sera ici-bas les joies qui proviennent, non de la suppression des épreuves, mais du sentiment du devoir généreusement accompli, de la croix vaillamment portée en union avec le Christ pour accomplir la volonté du Père ; au ciel, une félicité sans mélange et sans fin, faite de la vue et de la possession du souverain bien pour lequel nous sommes créés.

Le monde s'imagine que ceux qui, suivant les préceptes d'une philosophie toute païenne, ont su éviter les larmes, sont arrivés au comble de la joie. Ne le croyons pas ; car sans parler des tristesses et des dégoûts d'une vie gâchée par l'égoïsme et les plaisirs, ce sont des larmes éternelles qui les attendent en enfer, là où, dit Notre-Seigneur, il y aura des pleurs et des grincements de dents. Ce sera le sort aussi de ceux qui auront versé ici-bas les larmes de la passion ou du désespoir : ils ont pleuré pendant leur vie les humiliations d'un orgueil ridicule, les déceptions d'une sotte ambition ; ils pleureront dans l'autre monde les humiliations d'un orgueil légitime à jamais déçu, celui d'être les frères de Jésus-Christ et les fils d'un Père très bon ; ils pleureront les déceptions d'une ambition légitime à jamais insatisfaite, celle d'être les héritiers glorieux du royaume céleste.

Ceux qui ne pleurent pas assez devront, avant d'entrer au ciel, compléter la mesure en purgatoire. M. f., nous pouvons faire notre purgatoire sur terre et à peu de frais. Employons notre Carême à produire de dignes fruits de pénitence. Sacrements, indulgences, bonnes œuvres, nous avons là un trésor incomparable fait des mérites du Christ, de la

Vierge et des Saints, auxquels peuvent venir s'ajouter les nôtres. Puisons abondamment dans ce trésor et payons nos dettes à la justice divine qui ne demande qu'à s'effacer devant la miséricorde.

* *

Si nous avons pleuré avec un cœur vraiment repentant et aimant, à l'exemple de cette Marie-Madeleine dont il a été dit : « Il lui sera beaucoup pardonné, car elle a beaucoup aimé », c'est pour nous que se réalisera la troisième Béatitude, dès ici-bas par les grâces reçues et surtout là-haut par la gloire définitivement acquise. Ayons confiance ! Il n'y a pas de péché, si grave soit-il, qui ne puisse être pardonné. Judas serait au ciel aujourd'hui s'il l'avait voulu. Il n'y a pas de souillure si infamante qui ne puisse être entièrement lavée par le sang du Christ : Marie-Madeleine a reçu la plus haute réhabilitation qui soit, elle est montée sur les autels et entrée dans la gloire du ciel. L'un n'a pas voulu pleurer et a douté de Dieu ; l'autre a su pleurer et s'est jetée aux pieds du Christ. Prions la grande pénitente de nous enseigner le secret de la parfaite conversion et de nous obtenir du Maître le don des larmes chrétiennes. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

V

LA NÉCESSITÉ DU BAPTÊME

Mes frères,

Depuis la promulgation de l'Evangile, le baptême est si nécessaire que sans lui on ne peut être sauvé ; Notre-Seigneur en fait une condition de salut pour tous sans distinction, pour les enfants comme pour les adultes, lorsqu'il dit : « Si quelqu'un ne renaît (c'est-à-dire n'est pas régénéré) par l'eau et par le St-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » (Joan., III, 5).

I

Pour les enfants le baptême est nécessaire de nécessité de *moyen*, c'est-à-dire qu'il leur est tellement indispensable que s'ils meurent sans l'avoir reçu ils ne pourront aller au ciel. Quoiqu'ils aient été privés de ce sacrement sans aucune faute de leur part, quoiqu'ils n'aient commis aucun péché actuel, ils seront éternellement privés du bonheur du ciel et de la vue de Dieu.

La foi ne dit rien de plus concernant le sort de ces pauvres petits. Toutefois, S. Augustin, sans pouvoir définir ni la nature ni le degré de la peine qu'ils endurent, n'ose affirmer s'il serait mieux pour eux de n'être point nés que d'être là où ils sont, en ce lieu spécial que les théologiens appellent « limbes. » De là plusieurs Docteurs, et en particulier S. Thomas, pensent que ces enfants n'endurent pas la peine du feu. Quoique exclus du ciel, ils ne ressentent ni tristesse ni douleur d'être privés de la vision intuitive de Dieu. D'après ces mêmes Docteurs, ils éprouvent même un certain bonheur naturel, par exemple celui de connaître et d'aimer Dieu comme l'auteur de la nature.

Quoi qu'il en soit, c'est bien assez que ces pauvres enfants soient à tout jamais privés du bonheur éternel du ciel pour que les parents n'exposent pas ceux que le bon Dieu leur envoie à un pareil malheur, en les privant de la grande grâce du baptême ou en tardant trop à la leur procurer.

Que les mères, avant la naissance de leurs enfants, prennent donc toutes les précautions qu'exige leur état. Elles doivent le faire pour sauvegarder la vie corporelle et surtout pour ne pas compromettre le salut éternel de ces petits êtres. Si, malgré toutes ces précautions, un accident leur survient, l'Eglise leur fait un devoir grave de procurer le baptême à leur enfant, dont le corps, si imparfaitement formé qu'il soit, renferme cependant une âme à sauver (can. 747). Quant aux enfants qui viennent au monde en des conditions normales, quelle que soit leur vigueur, les parents doivent les faire baptiser le plus tôt possible et ils pèchent s'ils attendent plus de quelques jours.

Est-ce que des parents vraiment chrétiens ne doivent pas avoir hâte d'arracher leur petit enfant au démon, d'en faire un enfant de Dieu et de l'Eglise, et de le soustraire au danger toujours à craindre de mourir sans baptême ? Quel ne doit pas être le bonheur d'une mère de recevoir son enfant dans ses bras au retour de l'église et de se dire qu'il est devenu le frère des anges et que son innocence va attirer les bénédictions du ciel sur elle-même et tous les siens ! Vous organisez à l'occasion de vos baptêmes une fête de famille et je vous en félicite, car un nouveau berceau dans un foyer est avec raison un sujet de joie pour tous. Mais il ne faut pas que cette fête, pas plus que la venue des parrain et marraine, soit un motif de différer l'administration d'un sacrement si urgent. Si les parrain et marraine ne peuvent venir immédiatement après la naissance de l'enfant, l'Eglise leur permet de se faire représenter par d'autres. Quant à la fête de famille, vous pouvez la célébrer au jour de votre choix. Afin de lui donner un caractère religieux et de la rehausser par le joyeux carillon des cloches, rapportez, si vous le voulez, votre enfant à l'église ce jour-là : nous le consacrerons à la T. S. Vierge et après lui avoir donné au baptême le bon Dieu pour père, nous lui donnerons ainsi également Marie pour mère.

Si nécessaire que soit le baptême, il n'est cependant pas permis de baptiser un enfant contre le gré de ses parents ou de leurs remplaçants tant que l'enfant est sous leur tutelle, sauf toutefois dans le cas où cet enfant serait en péril certain de mort (can. 750).

Pour les adultes, le baptême n'est pas seulement nécessaire de nécessité de moyen, il l'est aussi de nécessité de *précepte*. En prescrivant aux Apôtres et à leurs successeurs de baptiser toutes les nations, Notre-Seigneur a fait du même coup une obligation aux parents de le procurer à leurs enfants et aux adultes de le recevoir. Si, connaissant la nécessité de

ce sacrement, ces derniers s'y dérobent, ils désobéissent gravement à Dieu et commettent une faute mortelle. Et s'ils meurent en cet état, n'auraient-ils que ce péché, ils ne seront pas seulement privés du bonheur du ciel, ils n'iront pas seulement aux limbes des enfants morts sans baptême, ils seront damnés et iront en enfer. C'est donc un devoir grave pour ceux qui, par suite de leur naissance dans l'infidélité ou de la mauvaise volonté de leurs parents, n'ont pas reçu ce sacrement, de s'en instruire dès qu'ils viennent à le connaître et à le demander.

II

Précisément parce que le baptême est nécessaire de nécessité de précepte pour les adultes, le baptême d'eau, lorsqu'ils ne peuvent le recevoir, peut être suppléé pour eux de deux manières : par le parfait amour de Dieu qu'on appelle *baptême de feu* ou *de désir*, et par le martyre qu'on appelle *baptême de sang*.

Dieu, qui est juste et bon, ne commande rien d'impossible : « *Deus impossibilia non jubet.* » Or il peut être parfois impossible à quelqu'un de recevoir le baptême d'eau. Voilà un individu qui n'est pas baptisé, mais qui veut l'être ; il s'y prépare, il s'instruit dans ce but, déjà il mène une vie toute chrétienne et aime de tout son cœur le bon Dieu qu'il apprend à connaître. Le jour où il doit être baptisé est même déjà fixé. Mais, peu de temps auparavant, il est victime d'un accident et meurt sans que personne soit là pour verser sur son front les quelques gouttes d'eau nécessaires et prononcer les paroles sacramentelles qui feraient de lui un chrétien et lui ouvriraient le ciel. Cet homme sera-t-il damné ? Evidemment non. Il est dans la même situation qu'un baptisé qui meurt sans avoir le temps de recevoir le sacrement de pénitence. Si l'un et l'autre font avant de mourir un acte de contrition parfaite, c'est-à-dire conçue par des motifs d'amour de Dieu, s'ils ont avant de mourir le sincère désir de recevoir, l'un le sacrement de baptême, l'autre le sacrement de pénitence, ils seront sauvés l'un et l'autre. Dieu ne peut pas en effet rejeter loin de lui et condamner aux peines éternelles quelqu'un qui l'aime sincèrement et qui veut obéir à sa loi. « J'aime ceux qui m'aiment, dit du reste Dieu par la bouche du Sage. » (Prov., VIII, 17). « Celui qui m'aime, dit de son côté Notre-Seigneur, sera aimé de mon Père ; je l'aimerai et je me découvrirai moi-même à lui. » (Joan., XIV, 21). C'est ce qui consolait S. Ambroise, dont le disciple Valentinien était mort catéchumène sans avoir eu le temps de recevoir le baptême : « J'ai perdu celui que je devais régénérer, dit-il, mais lui n'a pas perdu la grâce qu'il avait demandée. »

Ce que je viens de dire s'applique à plus forte raison au baptême de sang, c'est-à-dire aux martyrs qui acceptent volontairement la mort pour Jésus-Christ et la subissent avant d'avoir eu le temps d'être baptisés, car celui qui a dit : « Si un homme ne renaît de l'eau et du St-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu, » fait une exception en disant non moins absolument : « Quiconque me confessera devant les hommes, le Fils de l'Homme le reconnaîtra aussi devant les anges de Dieu » (Luc, XII, 8), et encore : « Celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera. » (Math., X, 39).

Ce baptême de sang remplace le baptême d'eau pour les enfants aussi bien que pour les adultes. L'Eglise ne fait pas de distinction entre les uns et les autres. Ayant souffert pour Jésus-Christ et reçu la mort en haine de lui, ils recueillent les fruits de sa Passion. Aussi les SS. Innocents sont-ils honorés comme martyrs et fêtés le 28 décembre chaque année, quoiqu'ils n'aient pas été baptisés.

En nos pays chrétiens, les enfants n'ont pas à espérer un sort si beau. Le temps n'est plus où en voyant entrer au ciel des enfants sur le front desquels n'avait pas coulé l'eau du baptême, les anges étonnés s'écriaient : « Qui sont donc ceux-ci qui sont revêtus de robes blanches ? Et d'où sont-ils venus ? — Ce sont ceux qui sont venus ici après avoir passé par la grande tribulation et qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau. » (Apoc., VII, 13). Non, ce temps n'est plus, du moins pour nos pays catholiques. Vos petits enfants n'ont donc pas d'autre moyen d'entrer au ciel que le sacrement de baptême tel qu'il s'administre sur les Fonts sacrés de nos églises. Faites-le leur donc recevoir sans tarder.

Si vous connaissez autour de vous des familles dont les enfants ne sont pas baptisés, encouragez-les et aidez-les à leur procurer cette grande grâce, car elles ont souvent omis de le faire par ignorance ou par indifférence plutôt que par impiété. Si vous rencontrez jamais sur votre chemin quelque adulte n'ayant pas reçu ce sacrement, tâchez de l'y amener doucement, en le mettant en relation avec un prêtre qui l'instruira et lui en facilitera la réception.

Etendez même votre zèle plus loin. Vous savez qu'il existe une œuvre, l'Œuvre de la Ste-Enfance, qui a pour but de procurer le baptême aux petits enfants païens qui vont mourir ou que leurs parents abandonnent. Faites-y inscrire vos chers petits. Les âmes auxquelles leurs modestes oboles ouvriront le ciel prieront pour eux là-haut et les aideront à faire honneur eux-mêmes à leur baptême. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XX

LA TENTATION DE JÉSUS : LE COURAGE CHRÉTIEN

I. — La triple tentation du Christ. Les enseignements qu'elle nous donne : la résistance aux tentations, le courage dans le bon combat.

II. — Le combat contre soi-même : il est nécessaire et difficile. Conditions du succès : la connaissance de soi, la lutte contre les tendances mauvaises prises séparément, à commencer par le défaut dominant, la persévérance.

III. — Le combat contre les ennemis extérieurs : la résistance, l'offensive au moyen de l'exemple et de la prière, l'affirmation publique des croyances.

Mes chers enfants,

Lorsqu'il décida de venir délivrer le monde criminel, Notre-Seigneur aurait pu borner son plan à nous donner, de très loin et de très haut, quelques avertissements et quelques préceptes. C'eût été déjà un grand bienfait, puisque ces seuls enseignements nous auraient fourni les moyens nécessaires pour mériter le ciel. Mais le bon Jésus nous aime tant qu'il n'a pas voulu se limiter à cette simple marque de sympathie. Il connaît à fond notre nature, si paresseuse et si faible lorsqu'il s'agit d'accomplir le bien ; il sait combien nous sommes lents à passer de la théorie à la pratique. Alors, pour stimuler notre courage, il a voulu lutter, souffrir, expier, avant nous et comme nous. *Exempla trahunt* : il est plus facile de bien agir lorsqu'on peut se guider sur un modèle. Et le modèle que Jésus nous propose, c'est lui-même, dans toute la splendeur de sa divine humanité.

I

Le trait que résume l'Evangile dont vous venez d'entendre la lecture, n'est point une légende fictive : il s'est réellement accompli. Dès le début de sa vie publique, le Christ a tenu à sanctifier son apostolat par la prière et la mortification ; durant quarante jours, il s'est retiré dans le désert pour méditer et jeûner. Et lorsqu'il est venu ensuite se présenter aux hommes qui depuis quarante siècles attendaient de lui la délivrance, il lui a plu de se mesurer d'abord avec son éternel adversaire : le démon.

Sans doute pour s'assurer qu'il avait bien en face de lui le Messie qui devait le vaincre, Satan se présenta devant Jésus et le sollicita d'abord de la façon la plus grossière, mais peut-être la plus alléchante pour un homme qui vient de passer des semaines sans manger : — « Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains. » Mais le Sauveur, qui voulait nous apprendre à dompter les révoltes de notre corps, répondit : — « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Vaincu sur le terrain de la sensualité, Lucifer tenta un nouvel assaut du côté de l'intelligence. Il chercha à amener le Christ à commettre une faute d'orgueil en lui proposant de risquer l'inutile miracle d'un saut depuis le pinacle du Temple. Mais le Christ, qui tenait à nous montrer comment on refrène son esprit et sa vanité, répliqua : — « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. »

Une dernière chance restait à Satan : celle de l'ambition qui dérègle les volontés et détourne tant d'hommes de leur but. Il n'hésita pas à offrir à Jésus tous les royaumes de la terre, moyennant une idolâtrie qui eût été aussi la plus formidable des abdications. Mais le Sauveur, qui cherchait à nous enseigner comment on dirige ses énergies, rejeta l'insidieux adversaire en lui citant le grand précepte du Décalogue : — « Tu n'adoreras que Dieu seul. » La bataille était terminée ; elle s'achevait dans une victoire.

Parmi les multiples réflexions que suggère cet étrange et magnifique récit, il en est une que je tiens à développer devant vous, mes enfants, parce qu'elle me semble plus opportune pour votre âge et pour les circonstances qui vous environnent et vous attendent. Le Messie, en se laissant tenter, a sans doute voulu montrer la fidélité que l'on doit à Dieu, nous mettre en garde contre les suggestions de l'enfer, attirer notre attention sur le péril perpétuel que nous fait courir la triple concupiscence des sens, de l'orgueil, de la cupidité. Mais il a certainement voulu encore nous montrer l'attitude qui doit être la nôtre lorsque nous nous trouvons en face des ennemis de Dieu.

Car Dieu a et aura toujours des ennemis. Depuis la chute primordiale, le monde n'est qu'un vaste champ de bataille où les bons luttent pour la croix du Christ, tandis que les autres se rangent sous les étendards de l'enfer. Le bien et le mal cherchent réciproquement à se supplanter ; et ils ont chacun leurs adeptes. Point n'est besoin de vous demander, mes enfants, dans quelle armée vous voulez prendre place. Chrétiens et fils de chrétiens, baptisés, communiants, confirmés, vous appartenez de plein droit aux troupes de la Vérité et du Ciel.

Mais il ne suffit pas d'être inscrit sur les rôles de la glorieuse milice, pas plus qu'il ne suffit d'avoir son nom sur les registres de sa paroisse. Le Seigneur attend beaucoup plus de nous. Il exige que nous combattions effectivement, sous ses ordres et pour sa cause. Vous êtes catholiques, c'est entendu. Mais êtes-vous de ces catholiques énergiques, prêts à renoncer à tout pour conserver leur foi, disposés à mourir plutôt que d'abandonner Jésus, heureux de se sacrifier pour hâter l'instant de son triomphe ? Je l'espère, mes enfants, car vos âmes sont hautes et généreuses. Mais pour devenir toujours plus forts et meilleurs, pour mieux réaliser les grandes choses que le ciel espère de vous, réfléchissez un peu sur ce que Dieu vous demande et analysez bien, pour mieux la pratiquer, cette fière vertu du courage chrétien.

II

N'allez d'abord pas vous imaginer que la guerre entreprise pour témoigner votre fidélité au grand Roi sera menée avec éclat, parmi les panaches et les fanfares. La plupart du temps, au contraire, elle sera obscure et tellement obscure que vos proches même ne la soupçonneront pas. Car vous n'aurez pas à aller chercher loin le premier ennemi que vous devrez affronter. Il se cache dans l'intime de votre âme.

D'après son plan primitif, le bon Dieu avait voulu faire de vous un être harmonieux, parfaitement équilibré, en qui se refléterait seulement quelque chose de la vérité, de la beauté et de la bonté divines. Mais la révolte du Paradis terrestre et les péchés qui, depuis lors, la suivent, ont introduit dans la place l'irréductible ennemi qui a ravagé la créa-

tion du Tout-Puissant et qui a soufflé en vous le feu de la désobéissance et de la paresse, de la volupté et du mensonge, de tous les vices, en un mot, dont nous portons les germes en nous. Notre courage chrétien devra s'employer avant tout à reconquérir pour le ciel l'âme que Dieu nous a confiée. C'est une entreprise ardue et difficile.

Pour la mener à bien, il faudra, en premier lieu, s'analyser soi-même, en présence du Seigneur, afin de reconnaître les points faibles. Et un certain degré d'énergie est déjà nécessaire pour s'avouer que l'on reconnaît en soi telle et telle tare. On aime tant à se croire parfait, ou tout au moins supérieur aux autres, que l'on reculerait volontiers devant la rude nécessité de se mettre en face de ses misères et de ses fautes. Mais le courage consiste précisément à ne pas avoir peur de la réalité, si humiliante qu'elle puisse être.

Une fois ce premier résultat acquis, il faudra commencer l'attaque contre les tendances pécheresses que nous aurons ainsi découvertes. Il faudra, implacablement, réagir contre nos inclinations malsaines, résister aux désirs mauvais, nous refuser à toute pensée, à toute parole, à tout acte qui serait désagréable au Seigneur. Ici, la vigueur doit se doubler de prudence. Il est malheureusement trop clair que, si vous engagez le combat sur tous les points à la fois, la tentative dépassera vos forces. Bientôt lassés et découragés, vous serez infailliblement vaincus, car on ne devient pas parfait en un jour, ni même en une année.

La meilleure manœuvre consistera donc à vous débarrasser d'abord des obstacles les plus considérables, de ceux qui risquent le plus de nous entraîner aux péchés graves. Nous avons tous une inclination plus dangereuse que l'on nomme notre défaut dominant. Ce défaut varie avec chacun : pour celui-là ce sera la nonchalance, pour celui-ci la vanité, pour un autre l'amour du plaisir ; ainsi de suite. A chacun, après l'avoir reconnu, de prendre les mesures adaptées à sa destruction. Cela demandera sans doute longtemps, car on ne se délivre pas sans peine de ses mauvaises habitudes ; et voilà précisément ce qui sera la caractéristique de notre courage vraiment chrétien : la ténacité dans l'effort. Mais Dieu nous a donné la vie entière pour lutter : nous y mettrons le temps qu'il faudra et, si nous sommes persévérants, nous aboutirons à la victoire.

Lorsque cette première forteresse de Satan aura ainsi été emportée, nous commencerons le siège d'une autre. Une fois disparu le défaut le plus dominant, si j'ose m'exprimer ainsi, nous nous trouverons en présence d'un autre qui, hier au second plan, devient l'adversaire principal par l'anéantissement même du premier. Continuons à employer la même méthode : abattons ce nouvel ennemi. Puis nous passerons à un troisième, à un quatrième, en commençant toujours par les plus redoutables. Un moment viendra enfin où nous ne rencontrerons plus en face de nous que ces imperfections à peu près inévitables pour toute créature humaine. Nous aurons appris à ne plus offenser Dieu, nous aurons dompté nos sens, discipliné notre esprit, tendu notre volonté, purifié notre cœur. Notre courage chrétien aura, de la sorte, triomphé.

Je vous ai déjà indiqué que la persévérance est un élément capital de succès dans la guerre contre nous-mêmes. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle ne consiste pas uniquement à renouveler chaque jour de fermes et nobles résolutions que l'on s'efforcera de tenir de son mieux. Elle doit se compléter par la résignation virile aux échecs qui nous menacent. Il est bien à craindre, quelle que soit votre bonne volonté, que vous ayez des instants de défaillance : il vous arrivera de retomber dans les fautes dont vous voulez vous débarrasser. C'est un malheur, certes ; mais ce qui serait infiniment plus périlleux, ce serait que ce malheur vous accablât. Après chaque rechute, ressaisissez-vous sans perdre un instant. Par un bon acte de contrition, par une confession loyale, remettez-vous en grâce avec Dieu. Et aussitôt engagez de nouveau la bataille. La défaite d'un jour se rachètera par la revanche du lendemain. Vous donnerez ainsi aux anges le plus beau de tous les spectacles : celui d'un homme qui veut s'offrir à Dieu, celui d'une âme fortement trempée qui conquiert les palmes célestes à force de courage chrétien.

III

Cette transformation, cette épuration de vous-mêmes est indispensable si vous voulez accomplir votre second devoir : la lutte contre les ennemis extérieurs. La force intime de votre âme vous permettra seule, en effet, d'en avoir raison, puisque c'est en elle, aidée de la grâce, que vous aurez à puiser l'énergie de les repousser.

Or, il ne faut pas se le dissimuler, les adversaires sont redoutables et nombreux autour de nous. Sans trêve ni répit, ils s'acharnent contre cette citadelle de Dieu qu'est notre âme. Les uns s'en prennent à l'imagination : ils présentent des mirages séduisants, suggèrent des rêves aussi délicieux qu'insensés. D'autres s'attaquent au cœur, qu'ils essaient d'incliner vers les attachements de la terre. Certains, quelquefois, se glissent jusqu'à l'esprit où ils répandent les pensées d'indifférence et de doute. Tous convergent vers la volonté qu'ils veulent réduire à se détourner du ciel, à renier les commandements divins et à adhérer au mal.

Ces ennemis prennent les formes les plus variées : ce sera tantôt un mauvais livre, tantôt un journal blasphémateur, tantôt une conversation sceptique, tantôt une relation dangereuse, tantôt un exemple pervers. Vous en trouverez jusque parmi vos amis et vos voisins : Dieu fasse que vous n'en rencontriez jamais ni dans votre famille ni parmi vos camarades.

Où qu'ils soient et quelque forme qu'ils adoptent, il faut savoir les repousser. Ils tendent à vous éloigner de Dieu, à vous livrer aux puissances infernales. Votre tactique est donc bien simple : unissez-vous toujours plus intimement au bon Maître par la communion fréquente, par la prière vraiment pieuse, par la pureté de vos intentions ; rejetez sévèrement

toutes leurs insinuations malfaisantes, fuyez leur contact menaçant ou, si vous ne pouvez absolument pas les éviter, méfiez-vous de leurs paroles dont vous connaissez d'avance la perfidie et la fausseté.

Il serait d'ailleurs insuffisant de rester sur cette défensive rigoureuse. Le courage chrétien n'est pas seulement passif : il sait devenir actif quand la situation le commande. Vous n'êtes pas encore à l'époque où l'on peut répandre la bonne doctrine par des écrits, des controverses, des conférences, des œuvres. Mais dès maintenant, dans une sphère plus étroite, il vous est loisible de gagner des âmes à Dieu. Que de fois, dans une causerie, un simple mot bien placé fera réfléchir tel de vos compagnons qui paraît glisser vers les abîmes ! Votre docilité, votre sagesse, votre ferveur auront peut-être plus d'influence sur ceux qui vous regardent agir que les sermons les plus dogmatiques. Si vous êtes bons, on tâchera de vous ressembler ; mais pour être bon, il est nécessaire d'être courageux, car la perfection ne s'acquiert qu'au prix d'efforts réitérés.

N'oubliez pas, enfin, que vous avez à votre disposition l'arme invincible de la prière. Si vous ne pouvez pas toujours gagner les âmes par vous-mêmes, il vous est toujours facile de les demander au bon Dieu qui vous les accordera sûrement, pourvu que votre supplication soit réellement confiante, sincère, instante, remplie, en un mot, de foi et d'amour. Un pareil apostolat ne doit-il pas être le rêve et l'idéal d'un jeune homme chrétien ?

Le courage surnaturel se complète enfin par l'affirmation publique de sa croyance. Ne soyez jamais de ces catholiques honteux qui se mettent à genoux chez eux, en cachette, mais qui, dans un salon ou dans la rue, affectent de ne plus connaître Dieu. Pareille attitude est pire qu'une lâcheté : c'est une sorte d'apostasie. Le bon Dieu a les mêmes droits sur votre existence officielle que sur votre conduite privée. Partout et toujours vous êtes chrétiens, et vous devez, par conséquent, vous comporter en chrétiens. Manifestez hautement les sentiments de votre cœur lors des cérémonies religieuses, aux processions comme à la Table sainte. Et si jamais, devant vous, le Seigneur et son Eglise sont attaqués, n'hésitez point à vous lever pour les défendre.

Ne cherchez pas, pour vaincre l'ennemi, de vagues moyens détournés. Dites tout net ce que vous pensez ; exposez le dogme dont vous êtes convaincus ; maintenez sans faiblir les principes et les droits de la religion. Voyez plutôt comment Jésus mit en déroute le démon qui osait le tenter : il ne s'amusa pas à lui démontrer les invraisemblances de ses propositions. Il le réfuta en lui citant les textes sacrés, les paroles d'immortelle foi. Quel plus grand exemple pourrions-nous suivre ? Combattons donc le bon combat, et Dieu se chargera de donner l'efficacité à notre courage. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XIV

1er Dimanche de Carême

LA TENTATION DE JÉSUS

L'Evangile de ce matin est un tableau émouvant et dramatique, car il campe face à face deux irréconciliables adversaires : Jésus et Satan. Celui-ci, depuis le jour où il triompha de l'homme, régnait sans conteste dans le monde par le paganisme qui est son œuvre. Jésus, à l'instant même de la chute, était montré à Adam comme le Sauveur futur qui viendrait détruire l'empire de Satan.

I

Il paraît enfin sur la terre au bout d'une longue série de siècles. Et cette apparition aussitôt met en éveil le regard perspicace du démon. A une foule d'indices il devine en lui le Messie promis et attendu, objet de sa haine implacable. Toutefois, il n'a pas la certitude absolue. Il veut donc éclairer son doute, et met à profit la sainte quarantaine de pénitence que Jésus a entreprise avant d'inaugurer sa vie publique.

L'épisode évangélique nous étonne, moins par le pouvoir prodigieux de Satan sur la personne de Jésus que par le fait d'un Dieu tenté. Une personne divine peut-elle trouver de l'attrait pour les choses d'ici-bas ? Et puisque Jésus est impeccable, où est le mérite de sa victoire ? Là est le mystère. En lui, la tentation n'a pas le même caractère que chez nous. En nous, des sollicitations au mal montent de la nature corrompue, même sans notre consentement. Jésus, lui, est indemne de toute concupiscence. Nulle séduction ne pouvait effleurer la limpidité de son cœur. Rien n'est venu de lui, la tentation fut purement extérieure. Elle s'est agitée au dehors, sans altérer l'intérieur de son âme. Elle fut néanmoins redoutable. Il eut à déployer une énergie héroïque, qui constitue son mérite et nous sert de leçon.

II

Les suggestions de Satan peuvent nous paraître grotesques. En réalité elles ne sont ni faibles, ni indignes de sa lucidité, et elles sont dirigées par ce motif : connaître si Jésus est bien le Fils de Dieu et si, par le fait, est arrivée la fin de sa domination. Voici son raisonnement : si Jésus cède tant soit peu à un désir de sensualité, de vaine gloire ou d'ambition, la preuve est faite, il n'est qu'un homme comme les autres ; s'il triomphe nettement, il est le Fils de Dieu. Dans les deux cas le démon saura à quoi s'en tenir.

Au sortir de sa longue oraison où furent suspendus tous les besoins de la nature, Jésus éprouve donc le tourment de la faim. C'est le moment opportun. A ce corps exténué le tentateur propose l'appât de la nourriture, en rappelant à son interlocuteur que s'il est le Fils de Dieu il a le pouvoir sur la matière et que l'occasion d'en jouir est manifestement indiquée.

Le diable sait d'ailleurs que Jésus ne peut user de ce pouvoir pour lui-même, et Jésus ne saurait l'oublier. Il rappelle à Satan que l'homme n'a pas seulement un corps à entretenir, mais aussi une âme dont la nourriture est la volonté de Dieu et la vérité qui vient de lui. Il faut donc nourrir son âme d'abord, et pour le reste s'abandonner à Dieu. Car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui vient de Dieu.

Vaincu, le démon reconnaît qu'il a devant lui un être supérieur. Il passe donc à une deuxième épreuve, celle de la vaine gloire. Il transporte Jésus sur les terrasses du Temple, et il lui demande d'accomplir un miracle : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit que Dieu a commandé à ses anges de te garder. » Qu'il serait beau et séduisant de descendre des hauteurs, accompagné des anges, et d'emporter les acclamations d'une foule délirante !

Vaincu une deuxième fois, la conviction de Satan se fortifie. Néanmoins il passe à une troisième épreuve : celle de l'avarice et de l'ambition. Du haut d'une montagne, il montre à Jésus un vaste horizon. A perte de vue et au delà, tout lui appartient, partout on adore Satan. « Eh bien, dit-il, je me retire, je t'abandonne tout, si seulement tu m'adores en te prosternant ! »

Satan espérait-il vraiment voir le Christ à ses pieds ? Nous ne le savons. En tout cas sa proposition constituait sa dernière ressource, celle au moyen de laquelle il a précipité à leur perte bien des âmes supérieures. Elle était aussi un mensonge, car il ne pouvait pas disposer d'un royaume qui ne lui appartenait pas et dont il n'était que l'usurpateur. Mais quel triomphe pour lui s'il avait pu obtenir du Sauveur cet acte d'idolâtrie ! Ses craintes au sujet de sa domination en auraient été pleinement dissipées. Cependant Jésus oppose la fière réponse de l'âme soumise à Dieu : « Va-t-en, Satan, on n'adore que Dieu, et on ne sert que lui seul ! »

III

Et c'est la réponse qu'il faut toujours lancer aux ennemis de notre salut : le démon, le monde, et notre nature qui nous sollicitent au mal. La tentation, ainsi qu'en témoignent les anges du ciel, Adam au Paradis terrestre, Jésus au désert, est la loi que Dieu impose aux créatures raisonnables, douées d'amour et de liberté. Il veut qu'on le serve, non par contrainte, mais par le libre choix de l'amour : « *Si vis*. Si tu veux ! » Il veut nous faire mériter le ciel comme une récompense due à notre mérite, et non comme une simple faveur.

La tentation est une grosse difficulté, qui met en danger notre fragile vertu. La combattre énergiquement avec notre seule force, serait impossible, mais avec la grâce de Dieu, c'est un acte méritoire qui nous autorise à dire avec S. Paul : « J'ai combattu le bon combat, il me reste à recevoir ma couronne de justice. » (II Tim., IV, 7).

De ce que la tentation est une loi imposée à notre nature, il ne s'ensuit pas qu'il faille la désirer et se lancer au devant d'elle. Nous disons à Dieu : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. » Cela veut dire qu'il faut savoir s'armer contre une éventuelle attaque par la prière, la vigilance, l'humilité. Mais si par aventure elle survient, il faut savoir lui opposer une résistance prompte, constante et vigoureuse.

Jésus victorieux eut la joie de voir les anges s'approcher et le servir. Il en sera ainsi de nous. Dieu ne laisse jamais sans récompense les sacrifices qu'on fait pour lui être fidèle. Il nous comblera de joie et de consolations après que nous aurons combattu avec courage les ennemis de notre salut. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE « PATER »

I

L'EXCELLENCE DU « PATER »

Supposons qu'ayant à présenter une supplique au Souverain de mon pays, ce soit son propre fils, son fils unique qui m'offre de m'en dicter la rédaction... Il est évident que j'accepterais, nul ne pouvant donner à ma requête une forme plus propre à obtenir du père l'objet de ma prière. Or, c'est précisément le cas de l' « Oraison dominicale », qu'avec l'aide de Dieu nous allons méditer.

En effet, le « Notre Père » n'est pas autre chose qu'une supplique que le Christ Jésus, Fils unique de Dieu, nous a dictée, pour qu'elle nous serve dans nos recours auprès de Dieu le Père, dont il partage l'autorité, la puissance absolue.

De plus, fils unique de Dieu, le Christ Jésus s'est fait notre défenseur auprès de lui. Avocat non seulement plein d'amour pour nous et tout dévoué à nos intérêts, mais aussi plein d'une sagesse infinie. Impossible donc que, voulant nous servir auprès de son Père, il n'ait pas su le faire.

Cela étant, où trouver une prière mieux appropriée à son but et plus sûre de l'obtenir ?

Pour l'étudier avec plus de profit, nous tâcherons d'abord de nous en former une idée générale. Nous examinerons ensuite les différentes parties qui la composent, agissant en cela comme le visiteur d'un parc magnifique : son regard l'embrasse tout entier à la fois, avant de l'admirer dans les détails.

I

Remarquons en premier lieu qu'une prière, pour obtenir sûrement ce qu'elle sollicite, doit avant tout être sensée : *Oratio est petitio decentium a Deo*. Une demande déraisonnable ne doit pas être présentée à un roi de la terre, à plus forte raison au roi du Ciel. Or, l'Oraison dominicale est juste dans son objet.

En effet, il est deux choses que nous pouvons légitimement tous demander à Dieu : la concession de tout bien véritable et l'éloignement de tout mal qui pourrait nous menacer. En vérité, faisons-nous d'au-

tres demandes dans le *Pater ?* Avant d'y solliciter des biens pour nous, ne demandons-nous pas pour Dieu lui-même le seul bien qu'il puisse souhaiter : sa gloire ?

Quant à notre bien à nous, il peut être de trois sortes : céleste, spirituel et temporel. Le premier, nous pouvons le demander d'une manière absolue, sans restriction. C'est ce que nous faisons en disant à Dieu : « Que votre règne arrive ». Le bien spirituel, qu'on doit demander dans la mesure où il nous conduit à celui du ciel, nous le sollicitons par ces paroles : « Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel ». Si nous prions Dieu de nous accorder les biens du temps, c'est uniquement dans la mesure où ils sont des moyens et non des obstacles à nos biens spirituels. C'est ce que nous faisons en disant à Dieu : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ».

Le mal que nous prions Dieu d'éloigner, c'est celui qui s'attaque aux biens dont nous venons de parler. Donc, en tout premier lieu, le mal contraire, opposé à la gloire extérieure de Dieu. Mais ce bien divin est au-dessus de notre atteinte et nul ne peut le diminuer. Dieu, en effet, ne tire pas moins sa gloire de la révolte des réprouvés que de l'obéissance de ses élus. Les récompenses qu'il accorde à ceux-ci et les châtiments qu'il inflige à ceux-là publient également sa toute-puissance. Voilà pourquoi nous ne demandons pas dans le « Notre Père » la préservation d'un mal quelconque pour Dieu.

Mais il en est un qui peut nous atteindre, nous autres hommes, et nous priver de nos biens véritables. Voilà pourquoi nous demandons à Dieu de nous faire éviter le péché, contraire à notre bien céleste, c'est-à-dire à la vision béatifique : « Pardonnez-nous nos offenses » ; de nous faire surmonter la tentation, opposée à notre bien spirituel : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation » ; et d'éloigner enfin de nous toute adversité menaçant notre bien temporel : « Délivrez-nous du mal. »

Il reste donc, c'est manifeste, que toutes les demandes de l'Oraison dominicale sont justes et raisonnables ; et dès lors, Dieu pourrait-il ne pas les accueillir avec faveur ?

Une prière, pour être exaucée, doit être, non seulement juste, mais encore ordonnée, parce qu'elle est l'expression de nos désirs. Et qui voudrait écouter celui qui désire davantage ce qui est moins désirable ou qui désire moins ce qui est plus désirable ?

Or, voyez comment le Christ Jésus a disposé admirablement les demandes que nous adressons à Dieu son Père, dans la supplique de l'Oraison dominicale. Leur ordre est bien celui que nous devons mettre dans nos désirs ; car Notre-Seigneur nous fait demander, en fait de biens, celui de Dieu d'abord, le nôtre après. Et quand il s'agit de notre bien, nous demandons premièrement le céleste, ensuite le spirituel, et en troisième lieu seulement le temporel. Le bien céleste étant notre fin ou la possession du Royaume divin, il est juste qu'il soit le premier demandé. Notre bien spirituel, comprenant les moyens d'arriver à ce Royaume, à notre fin — moyens qui se résument dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, — il convient qu'ils soient demandés en second lieu. Notre bien temporel comprend l'ensemble des secours qui facilitent l'emploi des moyens dont nous venons de parler, et nous les demandons en troisième rang.

II

Remarquons aussi qu'une prière, pour qu'elle soit efficace, doit être présentée avec *confiance*.

Chacun de nous n'a-t-il pas éprouvé combien la confiance en notre bienveillance nous pousse à exaucer les vœux de qui nous la témoigne ? Quiconque fait le contraire nous indispose, nous prévient contre lui.

Si nous sommes tous et par nature sensibles à un tel procédé, qu'en sera-t-il de Dieu, si jaloux de notre confiance ? « *Erit tibi anima tua in salutem, quia in me habuisti fiduciam.* » (Jér., XXXIX, 18). Aussi voyez combien les demandes que nous formulons dans le *Pater* s'adressent à Dieu avec *assurance, amour* et *brièveté ;* car ce sont là les trois caractères de toute prière faite avec confiance.

Les termes dont nous nous servons dans l'Oraison dominicale vous sont connus. Est-ce que ces manières de parler, quand nous nous adressons à Dieu, ne paraîtraient pas vraiment trop impérieuses, si le Christ Jésus ne nous les avait pas enseignées lui-même ? Et pourquoi a-t-il voulu nous les enseigner telles, si ce n'est pour nous faire entendre que nous devons éviter toute hésitation quand nous lui demandons des choses justes ? La défiance ne nous sied que lorsque nous nous adressons à des hommes comme nous. Envers Dieu, il en va tout autrement : « *Postulet autem in fide, nihil hæsitans.* » (Jac., I, 6).

Les demandes que nous adressons à Dieu sont en outre exprimées avec amour. Nous disons en effet : « *Pater,* » et pour bien marquer notre union fraternelle avec les hommes, nous ajoutons : « *Noster.* » Pour ce faire encore, nous disons : « Remettez-nous nos offenses comme nous les remettons à ceux qui nous ont offensés ». Nous demandons pour notre prochain et nos semblables tous les biens que nous sollicitons pour nous-mêmes ; et la preuve, c'est que toutes nos demandes sont formulées au pluriel.

Par la brièveté des formules se révèle la grande confiance qui les accompagne. Se servir de circonlocutions, de périphrases dans ses requêtes, comme cela se pratique avec les puissances de la terre, est le signe manifeste d'une certaine défiance. C'est pourquoi, à ce propos, Jésus nous dit : « En priant, ne parlez pas beaucoup ». Il ne dit pas de ne pas prier beaucoup, de ne pas demander beaucoup de choses ; mais il dit : « Ne parlez pas beaucoup comme les païens », qui croyaient toucher leurs maîtres par la multitude des paroles (Math., VI, 7). Ce qui nous vaut d'être exaucés par Dieu, ce ne sont pas les paroles, mais le désir qui les inspire : « *Desiderium pauperum exaudivit Dominus.* » (Ps. X, 17). Et ce désir peut durer autant que nous voulons. Bien plus, s'il nous convient de

prier toujours, selon la recommandation du Sauveur, le désir dont nous parlons doit durer toujours.

La confiance qui assure l'efficacité de la prière, doit reposer, non sur la considération de nos mérites, mais sur la grande bonté du Christ Jésus : « *Oratio humiliantis se, nubes penetrabit.* » (Eccli., xxxv, 21). Dieu se cache, et il est très haut. Seule, la prière humble parvient au sanctuaire de la Divinité.

En effet, l'humilité vraie consiste à attendre tout de Dieu, et à ne compter aucunement sur soi, se tenant pour impuissant à cet égard. Or, cette humilité de bon aloi, comme on la trouve dans le *Pater !* Celui qui aime à le réciter montre bien qu'il espère de Dieu seul tout bien, quel qu'il soit, ainsi que la délivrance de tout mal, passé, présent et futur, auquel il se sent exposé.

Le Christ Jésus a donc bien raison de nous dire : « Vous prierez de la sorte », parce que telle est la bonne manière de le faire. Il n'a pas dit : « Avec les mêmes phrases », car il ne voulait pas exclure les autres formules de prières que l'Eglise emploie chaque jour pour soutenir l'attention de ses enfants. Mais il a dit : « Vous prierez ainsi », pour nous faire entendre que cette grande variété de prières, pour être propres à obtenir ce qu'elles demandent, doivent être semblables à celle-ci et ne faire que des demandes justes, des demandes bien ordonnées, des demandes enfin accompagnées d'une confiance fondée sur l'humilité.

C'est pourquoi S. Augustin enseigne qu'elle est de nécessité, que toutes les autres prières doivent se ramener à celle-ci pour être vraiment bonnes. Et même alors, l'Oraison dominicale devra toujours être préférée et tenue pour la meilleure, puisqu'elle est le modèle de toutes : « *Sic orabitis* ».

Ce n'est pas ici, observons-le, une mesure dans la louange de Dieu que le Sauveur nous fixe, car les louanges dues à Dieu n'ont aucune mesure possible : « *Exaltate illum quantum potestis : major est omni laude.* » (Eccl., XLIII, 33). Ce qu'il nous propose, c'est un modèle pour nos prières et nos supplications : toutes les demandes que nous pouvons adresser à Dieu doivent se ramener en définitive à celles de l'Oraison dominicale. Cherchons à nous pénétrer de celles-ci ; plus nous les méditerons, plus nous les trouverons riches de signification et nous comprendrons que le chrétien n'a rien à désirer en dehors d'elles. Ainsi soit-il.

II

Pater

LA PATERNITÉ DIVINE

Qu'un homme pécheur, digne par conséquent de tous les mépris, puisse, alors qu'il présente à Dieu une supplique, lui donner le nom de « Père », c'est un prodige à peine croyable. Et non seulement l'homme peut, mais même il doit appeler Dieu ainsi ; car il nous a été dit : « *Sic orabitis.* Vous prierez de la sorte. » Ce langage est si extraordinaire que, pour oser le tenir, il faut un commandement exprès du Christ Jésus. Et c'est pourquoi, à l'autel, dans son ministère officiel, le prêtre, quand il doit réciter le *Pater* avec le peuple qui l'entoure, le fait toujours précéder de ces paroles : « Instruits par un précepte salutaire et suivant fidèlement la forme de l'instruction divine qui nous a été donnée, nous osons dire : Notre Père etc. » Ce qui serait une folle présomption devient alors un acte d'obéissance.

Avant d'ouvrir les lèvres pour dire à Dieu : « Père, » rappelons-nous avec Isaïe quelle condescendance il nous témoigne, car il est Dieu, Créateur ; pour nous, nous sommes des vers de terre et d'indignes pécheurs : « *Et nunc, Domine, Pater noster es tu, nos vero lutum.* » (Is., LIV, 8).

I

Tous les hommes, sans exception, peuvent appeler Dieu « leur Père ; » et justement, puisque tous ils sont ses créatures, qu'il les a tous formés de ses mains et à sa ressemblance, qu'il les couvre de sa protection, les conduit et les conserve par sa Providence, les nourrit chaque jour avec un amour paternel.

Cependant, nous chrétiens, qui avons la foi, quand nous appelons Dieu « Père, » c'est avec des vues plus hautes : c'est à cause de notre adoption surnaturelle et de la grâce sanctifiante qui est en nous. Jamais les païens ne l'ont qualifié ainsi. C'est pourquoi, bien que Dieu soit le Père de tous les humains, au sens le plus large du mot, *Pater omnium,* il n'accorde que des biens communs et vulgaires à ceux qui sont exclus de cette adoption divine ; tandis que nous, qui en sommes rendus participants, il nous enrichit des biens les plus magnifiques. Ainsi fit Abraham pour Ismaël en le congédiant et en ne lui donnant qu'une provision de pain et d'eau, réservant pour Isaac, conçu par la foi, ses immenses possessions et son riche héritage. C'est une belle figure de l'état des infidèles comparativement aux fidèles.

Comprenons dès lors avec quel amour il nous convient de prononcer ce mot : « Père, » quand nous l'appliquons à Dieu : un double amour doit répondre à la double nature des biens que nous avons reçus de lui.

Nous pouvons considérer que les Saints de l'Ancien Testament étaient, eux aussi, fils adoptifs de Dieu comme nous le sommes ; car la grâce surnaturelle a été accordée dès l'origine du monde à tous ceux qui auraient la foi dans la Rédemption ou le Christ à venir. Cependant ces Saints ne donnent à Dieu le nom de « Père » que rarement ; et alors encore, presque toujours, c'est en reconnaissance du bien de leur nature. Ils n'osent point se proclamer fils de Dieu, quoiqu'ils le soient réellement ; l'état de servitude où ils sont s'y oppose. Ils sont semblables en cela aux enfants que leur jeune âge condamne à subir la rude autorité d'un pédagogue, comme S. Paul l'explique dans sa lettre aux chrétiens de Galatie (Gal., IV, 1). Depuis Jésus-Christ et grâce à lui, non seulement nous sommes fils

adoptifs de Dieu, comme les justes de l'Ancien Testament, mais de plus on nous appelle ainsi : « *Vocabuntur filii Dei.* » (Math., v, 9).

Après cela, que penser de notre état ? Ne vous apparaît-il pas comme digne de la plus haute estime ? Vous êtes au même rang que Jésus, avec cette différence que le Christ est fils *par nature*, alors que vous l'êtes *par adoption*. En vérité cependant, vous êtes fils de Dieu, fils véritables et adultes. La première raison qu'a eue Jésus de vouloir que nous appelions Dieu « notre Père, » au sens le plus élevé du mot, c'est de nous faire sentir la dignité incomparable de notre condition. Gardons-nous donc de déroger et de nous avilir dans des actes indignes de lui et de nous, comme font tant de chrétiens, oublieux du grand nom qu'ils ont reçu. Après avoir été élevés si haut, nous convient-il de soupirer après les biens de ce monde, comme des païens et des hérétiques ? Pour des fils adoptifs de Dieu, n'y a-t-il pas une indignité plus grande à courir après les profits, les succès injustes, les plaisirs impurs, qu'il n'y en aurait pour le fils d'un grand roi qui se complairait dans les occupations d'un vil métier ?

Et de fait, où ne nous conduit pas le plus souvent l'amour désordonné des biens terrestres ? A répudier notre divine filiation, à nous faire les esclaves du démon qui, par de vaines promesses, cherche à nous séduire et à nous tromper. Quitter la filiation divine pour subir le joug de notre ennemi, quelle déchéance !

II

Si le Christ Jésus a voulu qu'en disant l'Oraison dominicale nous appelions Dieu notre Père, il a prétendu aussi, par là, nous rappeler les actes que nous avons à accomplir pour nous conduire en vrais fils adoptifs de Dieu.

Le premier, c'est de *l'aimer : In omni virtute tua dilige eum qui te fecit* (Eccl., VII, 3). Ce devoir, il nous faut l'accomplir non avec un amour quelconque, mais en aimant Dieu pour Dieu. C'est le seul amour qui convienne à des fils vis-à-vis d'un père. Si l'on aime Dieu seulement à cause des bienfaits qu'on espère de lui, le devoir n'est pas rempli : c'est aimer à la façon des mercenaires.

Le second acte obligatoire envers Dieu, c'est de *l'honorer : Sacrificium laudis honorificabit me* (Ps. XLIX, 23) ; obligation à laquelle on satisfait principalement par la parole, par des paroles de louange, de respect. Il est vrai cependant que l'honneur rendu à Dieu, s'il veut lui être agréable, doit être non seulement extérieur, mais encore intérieur. Un honneur purement extérieur n'est pas complet : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me* (Math., xv, 8). En tout cas, ce n'est pas celui qui convient à un fils envers un père bien-aimé, mais bien à un courtisan envers son prince.

Le troisième acte que nous devons produire en appelant Dieu « Père, » c'est de *lui obéir : Erit velut filius Altissimi obediens* (Eccl., IV, 2). Ce devoir, nous le remplissons surtout par la pratique, puisqu'obéir à Dieu, c'est pratiquer ponctuellement ses préceptes. Mais il est vrai encore que cette obéissance, pour être rendue comme il faut, doit être dictée par l'amour, car qui obéit par crainte du châtiment obéit en esclave, nullement en fils.

Le quatrième acte que le nom de « Père » donné à Dieu nous oblige de produire envers lui, c'est *l'imitation : Patrem vocabitis me, et post me ingredi non cessabitis* (Jér., III, 29). Pour remplir ce devoir, il faut le concours de l'homme tout entier, du cœur, de la parole et des œuvres, car il exige de nous que nous cherchions à mettre la plus grande perfection possible dans tout ce que nous faisons pour le service de Dieu : *Estote perfecti sicut et pater vester cœlestis perfectus est* (Math., v, 48).

Enfin le nom de Père entraîne une entière et constante *soumission et docilité aux corrections paternelles de Dieu*. Et cela veut dire que nous devons recevoir avec patience les épreuves, les châtiments qu'il nous envoie, comme la pauvreté, les infirmités, les humiliations, les tentations ; bien persuadés que c'est pour notre avantage que la Providence nous traite de la sorte. Garder cette patience et cette docilité, c'est se montrer vraiment fier. Se plaindre et murmurer, c'est tout l'opposé.

Voilà donc ce que le Christ Jésus prétend que nous nous rappelions, chaque fois que nous nommons Dieu : « Père ».

En priant ainsi, ne conservons aucun doute d'être exaucés. Les pères de la terre eux-mêmes éprouvent de la joie à condescendre aux demandes justes et raisonnables de leurs enfants ; à plus forte raison notre Père du ciel. Savoir que Dieu est notre Père, et qu'il l'est à tant de titres, c'est le fondement sur lequel il nous appartient d'asseoir une confiance qui ne trompe jamais. Et c'est pour cela que le mot « Père » domine et ouvre, à dessein sans doute, l'Oraison dominicale tout entière.

Un jour, une novice du Carmel de Lisieux, entrant dans la cellule de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, fut frappée de l'expression toute céleste de son visage. Elle cousait avec activité et cependant semblait perdue dans une contemplation profonde. « A quoi pensez-vous ? lui demanda la jeune sœur. — Je médite le *Pater*, répondit-elle. C'est si doux d'appeler le bon Dieu *notre Père !* » Et des larmes brillaient dans ses yeux. Nous sommes loin, hélas ! de partager cette ferveur. Demandons à Dieu, par l'intercession de sa fidèle servante, de nous faire mieux comprendre le sens du mot qui commence la prière révélée par lui. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LVII

JE VEUX ÊTRE UNE SAINTE

Qui de vous ne s'est pas dit un jour : « Je veux être une sainte ; je veux aller au ciel » ? De fait, la terre n'existe que pour porter des saints, et nous devons tous nous appliquer à acquérir le degré de perfection auquel Dieu nous appelle.

I

Etre saint, c'est rendre à Dieu le culte d'honneur, de confiance et d'amour dû à sa souveraine grandeur et à sa souveraine bonté.

Etre saint, c'est donner à sa foi un rayonnement plus vif, à son esprit une fermeté à toute épreuve, à sa charité un zèle fervent.

Etre saint, c'est estimer son âme plus que tout, la préserver du mal, l'entourer de vigilance, mettre ses soins à l'embellir par la pratique de la vertu.

Etre saint, c'est rendre à tous ceux avec lesquels nous entretenons des rapports les devoirs qu'imposent le respect, la gratitude, le dévouement.

Dans cette œuvre, et pour y travailler efficacement, l'essentiel est de ne pas céder à l'impression du moment, à la fatigue, mais de garder toujours, quoi qu'il arrive, la ligne tracée ; il faut non seulement rester fidèle à soi-même, mais chercher constamment à monter un peu plus haut. Le voyageur gravit les plus hautes montagnes en ajoutant un pas à un pas. De même l'âme vaillante s'élève du bas-fond de la misère humaine jusqu'aux plus hautes cimes de la perfection en joignant l'effort à l'effort.

Nous nous figurons en général la sainteté dans un degré d'élévation où nous ne pourrons jamais parvenir. Il n'en est pas ainsi, et tout pécheurs que nous sommes, nous pouvons devenir des saints. L'homme n'existe que pour procurer la gloire de Dieu. Chacun de nous doit être une note dans le concert universel des créatures et auquel prennent part le brin d'herbe, l'étoile, la fleur.

Quand une existence n'a pas pour but Dieu et sa gloire, elle est vide, inutile. Hélas ! combien de jeunes filles ne voit-on pas qui s'attachent à des riens, à un plaisir, à une parure, à je ne sais quoi qui semble l'objet de la plénitude de leur pensée ! Elles vivent dans une atmosphère toute terrestre, sans rien comprendre des choses surnaturelles. Pour nous sanctifier, nous placerons avant tout Dieu et son amour dans notre esprit ; nous nous dirons : « Je veux que mon âme vive, non pas d'un peu de terre ni d'un rêve, mais qu'elle vive de Dieu. » Si nous mettons en nous la sève du monde, nous serons le bois sec, qui ne porte aucun fruit et qui sera jeté au feu ; si nous mettons en nous la sève de la grâce, nous nous développerons, nous fleurirons en sainteté pour l'éternité bienheureuse.

II

Vous ne trouverez pas deux paysages qui soient absolument les mêmes : il en est ainsi dans le monde de la grâce. Comme le sculpteur imprime au marbre sa personnalité propre, nous avons tous une forme de sainteté. Dans notre condition, suivant les circonstances, nous y travaillerons donc : nous pratiquerons la charité ; nous accepterons ici-bas, s'il le faut, l'épreuve et la douleur, pour en faire un élément de perfection surnaturelle ; notre vie se passera en Dieu et pour Dieu, nous affronterons chaque jour le combat et nous élèverons notre regard vers le ciel, à l'exemple des Saints.

Ceux-ci, d'ailleurs, n'ont pas été sans défauts. Même ceux que l'Eglise a placés sur ses autels ont eu à lutter toute leur vie, non seulement contre la tentation, mais contre les tendances aveugles d'une nature coupable, contre les mouvements de leur caractère, contre les entraînements de leurs sens. Mais, prenant Jésus-Christ pour chef, ils se sont appliqués à réaliser, malgré les répulsions d'une volonté rebelle, l'idéal divin placé sous leurs yeux, en se rapprochant de plus en plus de sa perfection, en vivant de sa vie, en se consacrant à son service et à sa gloire. Voyez surtout la Sainte Vierge : elle fut le modèle le plus accompli de la vertu, jusqu'au point de toucher, dans la mesure où une simple créature peut le faire, à l'excellence suprême. Elle méditait les événements dont elle était témoin et elle s'appliquait continuellement la loi de Dieu.

On a vu des Saints qui portaient constamment sur eux le livre des Evangiles, afin de mieux s'adonner à leurs devoirs par le souvenir de ses enseignements. Nous ne devons pas nous lasser de méditer l'Evangile, qui est la parole divine, afin de connaître la sainteté des devoirs qu'il nous impose. Il est par excellence le livre des chrétiens. Repassons fréquemment ses leçons « dans notre cœur », pour en tirer profit et reproduire de Jésus-Christ une ébauche chaque jour moins imparfaite. Notre âme alors sera bien « l'arbre que le Seigneur a placé près des eaux courantes, » comme s'exprime la Sainte Ecriture, et « dont le feuillage ne perd jamais sa fraîcheur : *Et folium ejus non defluet.* » (Ps. I, 3).

* *

C'est aux rayons du soleil que la fleur ouvre son calice et porte son fruit. De même, c'est au Cœur de Jésus qu'il faut puiser toute sainteté et tout amour. « Je suis venu, dit-il, apporter le feu sur la terre, et que puis-je vouloir, sinon qu'il s'allume ? » (Luc, XII, 49). Pour nous attirer à lui, il se fera suppliant, il descendra jusqu'aux sollicitations les plus humbles et jusqu'à cette douce prière : « Mon enfant, donne-moi ton cœur ! » Sans le cœur, que lui importe le reste ? le reste n'a de prix que par ce que le cœur y ajoute. Il ne dit pas que nous lui prêtions notre cœur. Prêter son cœur, c'est l'offrir seulement de temps à autre, quand cela nous plaît et le reprendre quand nous voulons ; mais il nous demande de consacrer à son service et sans réserve un cœur qui lui appartient à tant de titres, pour lequel il a donné son sang et sa vie.

POUR UN TRIDUUM D'ADORATION PERPÉTUELLE

II

LA COMMUNION

Mes frères,

Nous voyions hier soir comment l'Eucharistie mérite le nom de sacrifice, d'abord à cause du souvenir qu'elle rappelle, et plus encore à cause de la réalité qu'elle présente, souvenir et réalité qui sont le sacrifice du Calvaire et la mort de Notre-Seigneur.

Or, tout sacrifice se termine par la communion. Après avoir offert la victime à Dieu, après l'avoir

immolée sous son regard, le prêtre, dans tous les cultes, y participe en la mangeant, comme s'il voulait dire par là qu'il appelle sur lui aussi les bénédictions de Dieu. Le sacrifice de l'Eucharistie ne fait pas exception à cette loi universelle et, dans notre messe aussi, après avoir offert et consacré l'hostie, le prêtre, penché sur elle, communie et s'unit au Christ Jésus.

Et vous savez, m. f., que, dans le désir de l'Eglise comme d'après la pratique jamais démentie des premiers siècles, cette communion du prêtre ne devrait pas être une communion solitaire et personnelle. Elle devrait être participée par les fidèles, et ce nous est une tristesse d'achever le sacrifice sans avoir, un moment, quitté l'autel pour venir déposer sur leurs lèvres Jésus qui voudrait se donner. C'est donc de l'Eucharistie-communion que je parlerai ce soir, essayant de vous montrer à quels titres divers elle mérite cette appellation.

I. — *L'Eucharistie nous met en communion avec Dieu*

D'abord, m. f., l'Eucharistie s'appelle communion parce qu'elle nous met en union, en communauté extérieure, visible et palpable, avec Dieu. C'est là une affirmation que je n'ai pas besoin de prouver, après tout ce que nous avons dit hier soir. Puisque Notre-Seigneur est réellement présent sous les apparences de l'hostie, quand nous communions à cette hostie sainte, c'est bien lui qui se donne et avec lui que nous communiquons ; et je n'ai pas besoin d'insister davantage sur ce qu'il y a d'infiniment précieux et doux en ce contact extérieur et visible de l'âme avec son Dieu.

Même ici-bas, il n'y a peut-être pas une seule rencontre qui soit absolument indifférente et qui ne doive éveiller en nous comme une angoisse ou comme une satisfaction. Même ici-bas, ce n'est jamais impunément qu'on met ses yeux dans les yeux d'un autre homme ou sa main dans sa main. Même ici-bas, quand, chaque jour, cet événement vulgaire se passe mille fois, cet événement vulgaire qui s'appelle se rencontrer, se dire bonjour, se saluer, je dis qu'il y a dans cet acte une majesté et des conséquences que, peut-être, nous ne pouvons pas mesurer ; car enfin, de cette rencontre, de ce regard échangé, de cette poignée de mains, savons-nous bien ce qui sortira ? Si c'est une main loyale que nous venons de serrer de la sorte, peut-être qu'elle nous aidera à marcher dans la vie, peut-être que nous lui devrons un jour notre salut, peut-être que, pour l'avoir rencontrée inopinément ce matin, nous aurons un jour la bonne fortune de la saisir pour nous empêcher de couler dans l'abîme et de nous perdre pour toujours. Et si c'est, au contraire, une main déloyale et fausse, si c'est par hasard une main vengeresse, oh ! qui dira où elle est capable de nous entraîner ?

Jamais, encore une fois, même ici-bas, une rencontre n'est indifférente. Voilà pourquoi j'ai recueilli, dans l'histoire d'un prêtre sévère qui a été, pendant la grande Révolution, le modèle et le guide du clergé français, Monsieur Emery, cette parole : « Je ferais volontiers cinquante lieues pour voir un bon cœur ». La première fois que j'ai lu cette phrase, m. f., je ne l'ai pas bien comprise, surtout je ne l'ai pas comprise sur les lèvres de M. Emery. Je me disais intérieurement : « Lui, Monsieur Emery, cinquante lieues pour voir un bon cœur ! » Aujourd'hui, comme je comprends cette phrase ! Comme j'y vois bien l'expérience d'un vieux saint ! Comme, pour l'avoir écrit, il fallait bien être Monsieur Emery !

Et nous, m. f., nous n'avons pas besoin de nous déranger de la sorte pour rencontrer un cœur si bon, si profond, si élevé et si doux qu'aucun cœur d'homme ne peut lui être comparé : le cœur de N.-S. Jésus-Christ, le cœur de Dieu ! Nous n'avons que quelques pas à faire pour pouvoir le serrer sur le nôtre et vivre avec lui.

Je vous remercie d'être venus ce soir si nombreux, mais plus encore, je vous félicite. Vous avez eu raison de vous inspirer, sans la connaître, de la pensée de Monsieur Emery, vous êtes venus voir un bon cœur. Oh ! que ce bon cœur vous bénisse, qu'il ait pitié de vous, qu'il vous rachète et vous fasse heureux, puisque vous avez fait, à son égard, acte de charité et de foi.

Mais vous pouvez faire encore plus. Vous pouvez, non pas seulement le visiter, mais encore, dans la communion, le recevoir. On raconte, dans la vie de sainte Thérèse d'Avila, qu'un jour, descendant les escaliers de son couvent, elle vit un enfant qui lui souriait ; alors elle prit dans ses bras ce petit qu'elle ne connaissait pas, et comme il la regardait, tout étonné de ne pas être serré encore plus tendrement sur le cœur de la sainte, Thérèse demanda son nom à l'enfant. Longtemps il refusa de répondre, souriant d'un sourire à chaque minute plus profond, plus mystérieux et plus doux ; et puis, avant de disparaître, comme la sainte interrogeait toujours, il murmura doucement : « Jésus ». En lisant, en l'histoire de sainte Thérèse, ce trait de sa vie, les âmes pieuses et chrétiennes entrent en ce que j'appellerai des accès de jalousie ; elles disent : « Elle avait bien facile d'être sainte, Thérèse, puisque, en descendant les escaliers du couvent, elle rencontrait le Christ bien-aimé. » M. f., je veux bien que nous soyons jaloux ; pourtant il faut aussi reconnaître que nous n'en avons pas de raison, puisque nous pouvons être plus heureux que sainte Thérèse. Elle pressait Jésus sur son cœur, nous, nous pouvons le recevoir dans notre poitrine ; elle l'embrassait doucement, nous pouvons par la communion le faire reposer sur nos lèvres et nous endormir dans son baiser.

Ainsi l'Eucharistie s'appelle communion, d'abord parce qu'elle provoque entre l'âme et Dieu la rencontre extérieure et visible que je viens de signaler. Mais c'est une thèse de foi que les sacrements opèrent ce qu'ils signifient. Puisque, par conséquent, l'Eucharistie établit entre Dieu et nous la communion et la rencontre visibles, il faut conclure qu'elle établit surtout la rencontre surnaturelle et invisible au fond de l'âme.

Dans l'âme chrétienne, l'union avec Dieu existe par la grâce sanctifiante. Il se passe entre Dieu et

l'âme comme des noces invisibles et immortelles où Dieu nous communique sa vie. Dans l'âme chrétienne, au-dessus de la vie naturelle, une autre vie en germe est déposée, une autre vie commence à se faire jour et à pousser de plus en plus, qui s'appelle la vie même de Dieu ; ou bien, si vous voulez une autre image, sur ce que le Dante appelait la plante humaine Dieu a mis une greffe qui s'appelle son sang, son amour et sa vie ; et quand, dans la communion extérieure et visible, Jésus s'approche de nous, il fait au fond de l'âme pousser la fleur divine. Il travaille, comme un levain travaille la pâte, toute notre nature, pour la transformer. C'est une affirmation de la théologie chrétienne que la grâce sanctifiante, c'est-à-dire la vie divine, est l'effet propre du sacrement de l'Eucharistie, les autres sacrements ne la produisant que pour nous préparer à celui-là.

Et c'est pourquoi l'heure de la communion marque véritablement l'heure de l'invasion de la vie divine en nous ; elle est l'heure divine par excellence, l'heure des extases pour les saints, l'heure de leurs surnaturelles folies, l'heure où ils ne s'appartiennent plus et où ils se livrent totalement au Dieu qui les envahit. Les saints n'ont pas eu d'autres ressources que nous, m. f. Ils recevaient à la Table sainte la même hostie ; seulement ils avaient l'esprit de foi, ils songeaient à ce qu'ils faisaient ; arrivés dans les églises, ils se dépouillaient des pensées de ce monde et se plongeaient dans de surnaturelles pensées ; à l'heure de la communion, ils se répétaient, avec des tressaillements d'âme : « Mon Dieu, je vais extérieurement vous donner la main, et vous, intérieurement, vous allez augmenter la vie divine en moi et faire fleurir la plante humaine, la faire fleurir jusqu'au paradis ! Mon Dieu, je me livre à votre action ! Mon Dieu, puisque je communie à vous, je vous prie de communier à moi ! Mon Dieu, puisque je me donne, je vous prie de vous donner ! »

La prière des saints était si fervente que cette invasion de vie divine se faisait effectivement en eux. Tout saisis par cette action surnaturelle, ils se disaient la parole de S. Paul : « Je vis ; mais non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, Jésus-Christ qui m'entoure, Jésus qui est sur la terre puisqu'il est sur mes lèvres, Jésus qui est au foyer puisqu'il est au fond de l'âme ; j'ai tort de dire : je vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ».

Et après ces communions ferventes, les saints ne pensaient plus qu'à l'heure encore plus douce qui marquerait la communion du paradis.

II. — *L'Eucharistie met en communion les hommes entre eux*

Ainsi, l'Eucharistie s'appelle communion, parce qu'elle procure la rencontre extérieure et visible avec Dieu, surtout parce qu'elle opère l'accroissement de la grâce et de la vie surnaturelle en nous. Elle porte encore ce nom pour une seconde raison : parce que, non contente d'unir Dieu avec l'homme, elle unit encore les hommes entre eux.

Et en effet, n'avez-vous pas remarqué sous quelle forme se donne l'Eucharistie ? Regardez comment on appelle l'endroit où elle se distribue : la Table sainte. Voyez comment on nomme les linges de l'autel et ceux de cette Table sainte : des nappes d'autel, des nappes de communion ; *table, nappe* sont des expressions qui, n'est-il pas vrai ? font penser à un banquet.

Or, le banquet, m. f., est, dans toutes les civilisations et chez tous les peuples, le symbole le plus universellement répandu de la sympathie et de l'union. Allez où vous voudrez ; quand deux hommes ont à cœur d'affirmer leur communauté de sentiments et d'affection, ils n'ont qu'un désir : s'asseoir à la même table, rompre le même pain et boire à la même coupe ; la table peut être plus ou moins splendide ou plus ou moins rudimentaire, le pain très blanc ou grossier, la coupe ciselée dans des matières précieuses ou, au contraire, faite de l'écorce d'un fruit ; qu'importent la nappe, le pain, la coupe, pourvu qu'à cette table, même pauvre, ce soient vraiment deux âmes qui rompent le pain en se disant leur fraternité !

Et pourquoi donc le banquet est-il ainsi, chez tous les peuples, le signe de la fraternité ? La raison en est simple : c'est parce qu'il la cause et la produit. En effet, manger le même pain et boire aux mêmes coupes, cela produit à la longue un air de famille entre les convives. N'est-il pas exact d'affirmer qu'en alimentant sa vie perpétuellement aux mêmes sources, on finit par avoir une vie qui se ressemble et qui tend à se confondre ? N'est-il pas vrai qu'on peut appliquer, même au physique, la phrase qu'écrivait S. Paul : « Nous ne faisons qu'un seul corps, nous qui mangeons le même pain et qui buvons à un même calice » (I Cor., x, 17) ? L'expérience montre que les membres d'une famille restent unis tant qu'ils s'asseoient à la même table. Si vous voulez en relâcher les liens, la méthode n'est pas compliquée : éloignez-vous de la table commune, empêchez qu'on mange le même pain ; au bout d'un certain nombre d'années, les frères ne se connaîtront plus.

Et de même, et à plus forte raison, au moral ; faites que des esprits s'élèvent au contact des mêmes lectures, des mêmes maîtres, des mêmes enseignements, ils se ressembleront tellement l'un à l'autre qu'immédiatement, sans avoir le secret de leur formation, vous reconnaîtrez leur similitude ; versez à des âmes les mêmes goûts généreux d'enthousiasme, d'espérance, de tristesse ou de joie, et vous aurez des âmes qui se reconnaîtront à travers le monde et palpiteront des mêmes tressaillements.

Le banquet symbolise la fraternité, parce que le banquet la cause, parce que notre vie étant si petite a sans cesse besoin de s'alimenter ; les mêmes aliments donnent la même vie, engendrent par conséquent la similitude de sang, de pensée et d'affection.

Et si c'est vrai pour les banquets de ce monde, ce l'est, et à plus forte raison, du banquet eucharistique, car il donne la vie surnaturelle, et dès lors, participant à la même nourriture, est-il étonnant